

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	13 (1925)
Heft:	203
Artikel:	De-ci, de-là...
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-258500

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans une revue juridique et serviront de base à la législation à venir. La Commission s'est occupée entre autres de la nationalité de la Roumaine mariée à un étranger, et a obtenu un succès important: la loi permettra dorénavant à la Roumaine de conserver sa nationalité dans le mariage, pourvu qu'elle fasse inscrire ce droit dans son contrat de mariage, ou qu'elle fasse une déclaration en vue de ce mariage (loi du 24 février 1924). Mais ce grand succès ne suffit pas aux suffragistes; elles réclament maintenant que la Roumaine ne soit pas obligée de faire une déclaration, mais que la loi lui assure formellement la possession de sa nationalité. Ce ne seraient alors que, si la Roumaine veut prendre la nationalité de son mari étranger, qu'elle devrait faire une déclaration.

Cette même Commission juridique travaille à obtenir la recherche en paternité, le droit pour la mère d'être tutrice de ses enfants, etc.

Les suffragistes de Roumanie ont encore élaboré un projet de décentralisation des services publics, projet qui a été pris en considération par divers hommes politiques et que le maire actuel de Bucarest a demandé pour l'étudier de plus près.

En ce qui concerne la loi municipale, un grand travail a été fait par les féministes roumaines quant à l'obtention de l'électorat et de l'éligibilité, quant à la police des mœurs, à la surveillance de la voirie, à l'assistance publique, à la lutte contre la débauche et les maladies qui en résultent, etc.

L'école de secrétaires sténo-dactylographes, créée pour des jeunes filles, sous les auspices de Mme Botez, continue à se développer, et il vient d'être fondé sous l'égide du Conseil national des femmes roumaines une école féminine d'horticulture.

En Yougoslavie, un travail et une propagande intenses ont été faits en vue de la Conférence et pour son organisation. Les séances de la Conférence ont été consacrées surtout aux trois questions qui préoccupent le plus les suffragistes de la Petite Entente, savoir: *a)* la situation des enfants illégitimes et leur protection par la législation; *b)* l'étude des moyens propres à éveiller la femme à la conscience de ses devoirs civiques; *c)* le rapprochement et la compréhension entre les peuples de la Petite Entente, au service desquels des femmes doivent mettre tout leur cœur et toute leur influence.

Tout au long des séances de la Conférence, on a senti le double courant des traditions nationales auxquelles tiennent fermement les femmes des cinq pays alliés, et aussi de la large compréhension entre nations qui seule peut permettre un travail fécond. C'est ce double esprit qui a inspiré aux suffragistes de là-bas l'idée d'une exposition de l'industrie féminine en marge de la Conférence de Belgrade. Cette exposition a eu un très grand succès; beaucoup de curieux, à leur tête le roi et la reine de Yougoslavie, ont visité cette première exposition internationale organisée par des femmes.

Jeanne Galzy s'en prend également aux épreuves de classe, pénibles aux zélés, inutiles aux cancres, dangereuses pour les intermittents qui n'ouvrent leur livre que pour cette occasion, et décourageantes pour les consciencieux, qui se voient distancer tout à coup par des élèves paresseux mieux doués...

Parmi les grands ennemis à combattre en classe, notre professeur poursuit avec acharnement le manque de sincérité, l'affreux cliché; aussi est-ce une joie — joie bien rare, quand il lui est donné de découvrir, au milieu «d'un fatras d'insanités», un élève qui a su voir. Il y a, à ce propos, des pages exquises, presque du La Fontaine en prose, consacrées au travail de Ramonet, le fils du garde-champêtre qui, malgré ses phrases maladroites et ses «mérédionalismes», a apporté le vrai parfum du terroir dans une composition où tous les autres avaient étalé de plates banalités.

Jeanne Galzy rêve de coéducation, de cette coéducation qu'elle-même réalise un peu déjà, par sa présence «au milieu de ces violents pour lesquels je suis un phénomène.» Comme elle a bien su, «la femme chez les garçons», et chez des garçons en général grossiers et imbus de la supériorité masculine, leur montrer quelle est la véritable supériorité! Nul doute que nombre de ces petits messieurs auront été, au bout de deux ans,

J'ai sous les yeux de jolies photographies de quelques-uns des stands: ce qui frappe tout d'abord, c'est leur uniformité quant à la matière exposée. Ce ne sont guère que les objets que nous voyons dans nos propres bazars ou dans nos ventes en faveur des ouvriers: pièces d'habillement de femmes et d'enfants, lingerie de maison ouvragée et duement brodée, ornements du home sous forme de coussins, de tapis, de décorations murales peintes à l'aiguille. Seuls, quelques poteries grecques, quelques costumes tchécoslovaques, quelques bibelots croates, quelques jouets amusants nous font penser à l'Orient tout proche.

Mais où gît la véritable originalité de ces travaux féminins, c'est dans la variété surprenante des points de dentelle et des motifs de broderie, dans le somptueux, ou l'inattendu, des arabesques, dans le caractère nettement oriental de la décoration. Ce qui impressionne aussi, c'est la patience de ces brodeuses, de ces dentellières et de ces ajoureuses de fins tissus. Quelle que soit l'étoffe employée pour le fond, elle disparaît presque sous le travail touffu de l'ouvrière. Puisse Minerve, protectrice des brodeuses, procurer à ces patientes tireuses d'aiguilles une honorable rétribution de leurs peines!

La Conférence et l'exposition de Belgrade ont montré ce que pouvaient faire nos amies suffragistes de la Petite Entente, et nous les en félicitons chaleureusement. Ainsi que nous lisons dans le rapport de la princesse Cantacuzène: «Spontanément, simplement, la femme vient prendre sa place aux côtés de l'homme, et elle vient précisément apporter son dévouement sans limites, son dédain ingénue des obstacles, et aussi, comme l'a dit un grand écrivain français, sa foi en l'impossible qui féconde le rêve et le transforme en réalité.»

V. DELACHAUX.

De-ci, De-là...

Des représentations à recommander.

Le théâtre de la Comédie à Genève annonce pour les derniers jours de janvier (première: mardi 27 janvier) quelques représentations de la célèbre pièce de Brieux: *Les Avariés*, pièce rarement jouée, paraît-il, peut-être parce qu'elle pose nettement des problèmes sur lesquels le grand public n'aime pas qu'on attire trop son attention. Il est d'autant plus intéressant de voir la Direction de la Comédie entreprendre courageusement ces représentations, pour lesquelles le Cartel genevois d'Hygiène sociale et morale, comme d'autres Sociétés de lutte antivénérienne, ont assuré leur recommandation. Le Cartel estime, en effet, que bon nombre des idées qu'il défend (éducation sexuelle, lutte contre l'ignorance des maladies vénériennes, prostitution, responsabilité morale en ces domaines, etc.)

un peu moins pénétrés de leur importance.

*Les Allongés*¹ (de Berck-sur-mer), quel livre admirable! «Un bréviaire optimiste du malade», a dit Mme Jeanne Misme dans *Jus Suffragii* — un enfer, la souffrance dans toute son acuité, dans toute son épouvante; des descriptions précises, réalistes, la vue de pauvres êtres étendus dans leurs gouttières comme des morts dans leurs cercueils; des semaines, des mois, des années qu'on sent peser sur ces martyrs — car l'auteur du livre a vécu là, y a souffert, dans une gaïne de plâtre jusqu'à mi-corps. Tristesse infinie.

Oui, mais que c'est beau, que c'est rare d'avoir su dominer toutes les horreurs, toutes les terreurs de ce séjour pour planer dans une atmosphère purifiée! Mme Galzy fouille ces misères pitoyables, mais elle y trouve, comme dans les siennes propres, l'apaisement, voire même, parfois, une joie surhumaine. Observatrice aiguë, elle sait rendre dans des notations subtiles, les nuances les plus ténues du sentiment. Elle a le mot juste, qui frappe et qui fixe une image. Elle est peintre et poète autant que philosophe.

«... C'est à l'écart de la vie que l'on jouit le plus de ses

¹ *Les Allongés*, F. Rieder & Cie, Edit., 7, Place St-Sulpice, Paris 1923.

seront de la sorte mises en lumière, et il engage vivement tous ceux qui s'en préoccupent à soutenir ces représentations par leur présence et par celle de leurs amis.

Expositions du Travail féminin.

Après Berne, en automne 1923, ce sera, comme nos lectrices le savent, le tour de Genève en avril-mai 1925, puis de Vevey en juin, et enfin de Bâle en automne de la même année, à montrer de façon tangible quelle est, dans tous les domaines, la participation de la femme à la vie économique du pays, et à offrir ainsi à la jeunesse féminine de précieuses suggestions sur les débouchés à son activité professionnelle. Tout ceci, en attendant la grande Exposition nationale féminine, dont l'idée est dans l'air, et à laquelle ces manifestations cantonales préparent le terrain.

Nous rappelons aux organisatrices des trois Expositions de l'an 1925 que les colonnes du *Mouvement* sont largement ouvertes à toute communication sur leur activité.

Distinctions.

La dernière *Liste d'honneurs* publiée par le gouvernement britannique à l'occasion de la nouvelle année comprend les noms de trois femmes auxquelles sont décernés les différents grades de l'Ordre du Mérite — un ordre créé spécialement à l'intention des femmes durant la guerre pour reconnaître les services rendus par elles, et qui leur attribue le titre, étrange encore pour certaines oreilles continentales, de *Dame*. Certes, les titulaires sont bien choisies: ce sont: Mrs. Millicent Garret-Fawcett, l'une des pionnières du mouvement féministe anglais, l'ancienne présidente, si bien connue dans tous les milieux féministes internationaux de l'Union nationale suffragiste anglaise, et une sociologue de valeur; puis Miss Ellen Terry, l'une des plus célèbres actrices anglaises, et Dr. Aldrich-Blake, chirurgienne distinguée de l'Ecole de Médecine féminine de Londres (qui vient justement de fêter son jubilé) et l'une des organisatrices et coordinatrices de l'effort médical féminin durant la guerre.

La presse féministe anglaise, toutefois, se montre peu satisfaite des distinctions accordées, qu'elle estime beaucoup trop maigres en regard de la valeur incontestée des candidates. Selon notre confrère *The Vote*, Mrs. Fawcett et Miss Terry auraient dû être élevées à la pairie et représenter ainsi les femmes à la Chambre des Lords, et Dr. Aldrich-Blake aurait certainement reçu, si elle avait été un homme, un ordre beaucoup plus élevé.

Hélas!...

Choses de Genève

La Taverne de la Madeleine.

La petite place irrégulière où s'élève la vieille église genevoise de la Madeleine est bordée d'un côté par de hautes maisons qui grimpent à l'assaut de la colline, noircies et injuriées par le temps

douceurs quotidiennes... J'étais loin de tout jardin, et pourtant, comme ils se sont efforcés de fleurir pour moi! Les fleurs me sont venues en bouquets de parfums. Le vent m'a apporté, à cause de cette saveur mêlée de miel et de cette acréte légère de la sève, les amandiers lointains que je ne voyais pas. Il m'a donné, un soir, tout un buisson de roses, et, plus tard, les raisins écrasés au pressoir...»

« ... Ne stérilise rien en toi. Ne te prive pas de souffrir. Il y a, au fond de la douleur, un pouvoir de joie qui, lentement, sera perceptible. Offre-lui tout ton cœur, sois-lui attentif, aimela pour découvrir qu'elle n'est, elle aussi, qu'une forme de la vie, et peut-être une de ses plus grandes forces... »

On voudrait citer la moitié de ce livre de la douleur sereine; n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il est bienfaisant? Et comme il est aussi fort bien écrit, les amateurs de bon style ne perdront rien en le lisant tout entier.

Quelle nouvelle œuvre M^{me} Galzy nous prépare-t-elle? Espérons qu'elle ne la fera pas attendre longtemps.

M. L. PREIS.



et de mine résolument rébarbative. Au pied de cette falaise percée de cent fenêtres, une petite maison, ancienne aussi, abrite la Taverne antialcoolique de la Madeleine: un étage sur un rez-de-chaussée, un pignon ajusté de guingois, deux portes cochères s'ouvrant sur la rue animée. Par un caprice bizarre du destin, elle a été installée dans les murs d'une ex-maison de passe, et rien que pour avoir débarrassé le quartier de cet ignoble logis, elle nous serait sympathique.

Les origines de la Taverne sont pittoresques à souhait. C'était pendant la guerre; deux dames genevoises qui s'occupaient des « soupes à bon marché » du quartier de Saint-Gervais interpellèrent un jour un client assidu, charbonnier de son état et gagnant largement sa vie. « Pourquoi venez-vous ici? — Parce qu'ici je ne suis pas amené à boire comme au café, où j'absorbe apéritif sur apéritif; j'ai pris jusqu'à 30 absinthes d'un jour, et quand je suis ivre, je casse tout. » Ce sympathique charbonnier, qui avait jeté sa femme par la fenêtre dans un moment d'oubli ou d'agitation, mais était au demeurant, et à jeun, le meilleur garçon du monde, encouragea vivement les deux dames à ouvrir un restaurant sans alcool. Sur ces entrefaites et comme elles hésitaient, un Espagnol, ancien garçon de café, fit paraître une annonce dans la *Tribune* par laquelle il offrait à qui le voudrait son concours pour une œuvre antialcoolique. Cet apôtre de la tempérance était, je crois, un peu fêlé, mais il n'empêche pas que se fonda alors un comité composé d'éléments assez divers: deux dames de l'aristocratie genevoise, un ramoneur, un ou deux fonctionnaires des postes, un menuisier, un cuisinier et l'ex-garçon de café espagnol.

Ce comité constitua un capital par actions de quelques mille francs; une maison fut louée et nettoyée, et le restaurant aménagé: la Taverne avait pris vie. Mais elle eut des débuts difficiles et des gérants au-dessous de leur tâche. Alors se formèrent un comité d'administration, chef suprême non seulement de la Taverne existante, mais de tous les établissements similaires à venir, et un comité de dames qui prit énergiquement en mains la direction de la maison. Nous retrouvons dans ces comités les deux dames du commencement de l'histoire, toujours à la brèche, et sous leur impulsion tout se mit à marcher.

La clientèle est nombreuse et fidèle: hommes et femmes, fonctionnaires, étudiants, employés de commerce, peu d'ouvriers en somme. Tout ce monde se presse dans les trois salles avenantes, gentiment décorées, autour de petites tables de bois brun polies comme des miroirs. On ne voit ni nappes défraîchies, ni toiles cirées inesthétiques: le repas se sert à même le bois brillant qui garde toute sa beauté à force d'astiquage. Dans de petits vases amusants des fleurs jolies; à beaucoup de détails semblables se reconnaît la main des femmes de goût qui se dévouent à la Taverne. Dix-huit jeunes filles en uniforme bleu et tablier blanc évo-

Notre Bibliothèque

MARG. DELACHAUX: *Les Fileuses d'Heures*. Editions Spes, Lausanne, 1924.

Sans chicaner M^{me} Marguerite Delachaux pour ce titre qui nous semble participer de la recherche plus que de la justesse, nous nous faisons un plaisir de recommander l'achat de son livre au public qu'intéresse la vie des ouvrières horlogères de la Montagne neuchâteloise. Dans cette suite d'agrables petits tableaux, dans cette étude pas très poussée, il faut l'avouer, se retrouvent les qualités de M^{me} Delachaux, sa finesse certaine, sa jolie imagination, son sens artistique aigu, mais aussi deux défauts, si j'ose le dire: la généralisation hâtive et la documentation superficielle.

Au point de vue strictement féminin, nous pouvons dire notre reconnaissance à l'auteur, qui tente de retracer les heures et malheurs de l'ouvrière, ses réactions, bien différentes suivant le caractère et l'éducation, contre les tristesses, les ennuis graves ou légers, les fâcheuses promiscuités de la dure vie des fabriques.

Il se trouvera des lecteurs pour goûter les pages sur le travail de l'artisan-émailleur, ou pour suivre avec sympathie l'histoires d'amour joliment esquissée. Tous, après avoir lu l'aimable livre de M^{me} Delachaux, seront persuadés comme elle, — qui le dit après Pierre Hamp, — « que, par le travail où l'on ne chante plus, se fait un grand œuvre d'abêtissement humain. »

J. V.